

Bien-sûr la guerre venait de s'achever. Bien-sûr mes hommes étaient fatigués et ils avaient besoin de repos, mais je doute que ces dix minutes-là aient pu être aussi longues pour aucun d'entre eux que pour moi. La décision que je venais de prendre m'avait renvoyé au jour le plus amer de ma vie et, tandis que j'entendais au loin crier Comprendes¹, j'en refis le tour, je revis tout, les tas de valises abandonnées jonchant la route et ces femmes tombant d'épuisement, chargées de bagages et d'enfants, en tenant parfois un autre plus grand par la main, avançant lentement sur la chaussée parmi des soldats crasseux, rabougris. Eux aussi rentraient en France tous seuls, deux par deux ou par petits groupes, parfois avec un animal en liberté, attaché à une corde que personne ne tenait à l'autre bout. J'étais là-bas, je voyais tout, j'écoutais le son de la défaite, l'écho des voix qui répétaient un nom en criant, les plaintes, les jurons, les gémissements d'une petite fille égarée. Le silence d'une femme exsangue, aussi, portant tout le désespoir du monde accroché à ses yeux et le fichu des paysannes sur la tête. Cette femme qui s'assit dans le fossé et sortit un sein amaigri, vide, pour tenter de calmer le bébé qu'elle tenait dans ses bras, pas pour qu'un photographe américain en fasse une prise de vue avec son appareil.

Almudena Grandes (1960), *Inés y la alegría*, 2010

¹ Tu piges